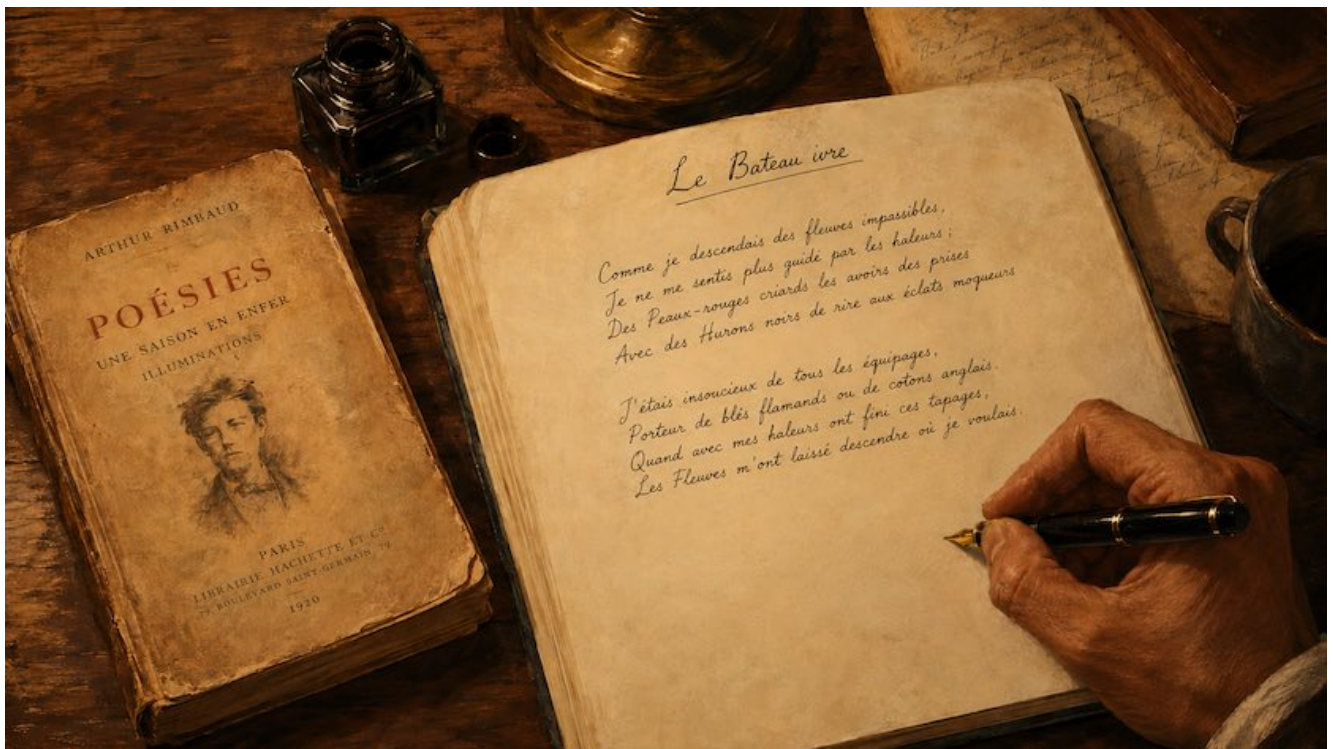


LES LETTRES DE BORON 5

Comment le sieur Godard, se souvenant d'un cahier de jeunesse où il recopiait Rimbaud, comprit ce que Halbert voulait dire à son fils.



Il y a très longtemps, en des temps que je croyais oubliés, je recopiais les poèmes de Rimbaud. À la main. Dans un cahier. Non pour les apprendre — ou pas seulement — mais pour les vivre. Il y a, dans le fait de tracer soi-même les mots d'un autre, quelque chose que la lecture ne donne pas. On épouse le mouvement de la phrase. On sent où elle accélère, où elle retient son souffle, où elle bascule. On habite le texte de l'intérieur, comme on n'habiterait jamais une maison qu'on se contenterait de visiter.

Je n'ai repensé à ce cahier que récemment, en retombant sur une lettre que Halbert écrivait à son fils depuis sa prison. Il lui donnait un devoir. Un devoir

étrange, presque absurde, et pourtant le plus précieux de tous.

Voici ce qu'il lui demandait. Prends les plus grandes lettres de vente jamais écrites — celles qui ont rapporté des fortunes, celles qu'on étudie encore. Et recopie-les. À la main. Mot à mot. Non pas une fois, mais encore, et encore.

Bond, comme n'importe quel adolescent, devait trouver cela ridicule. Pourquoi recopier ce qu'on peut lire ? Pourquoi tracer péniblement à la main ce qu'on a sous les yeux, déjà écrit, déjà parfait ?

Parce que, répondait Halbert, l'œil lit trop vite. L'œil glisse, l'œil survole, l'œil croit comprendre. La main, elle, ne triche pas. La main va à la vitesse du texte. En recopiant, tu ne lis plus la lettre : tu la traverses. Tu sens, physiquement, pourquoi telle phrase est courte et telle autre longue, pourquoi tel mot vient là et pas ailleurs, comment l'auteur te tient d'une ligne à la suivante sans jamais te lâcher. Tu n'apprends pas des règles. Tu incorpores un savoir-faire. Ce n'est pas la même chose, et c'est même le contraire.

Je veux vous dire ici quelque chose de personnel, car j'en ai fait l'expérience mille fois. J'ai longtemps écrit à l'ordinateur — j'ai écrit des centaines de sketches pour la télévision — et jamais je n'ai commencé à la main : mon écriture est trop peu lisible, et j'ai besoin d'embrasser d'un regard la page entière, ce qu'un texte manuscrit permet moins.

Mais voici l'étrange. Écrire, je le pouvais à l'écran. Corriger, jamais. Pour corriger, il me fallait imprimer. Tenir les feuilles. Raturer au stylo, dans la marge, entre les lignes. Puis reporter ces corrections dans le fichier. Et recommencer — imprimer de nouveau, corriger encore, reporter encore. Deux fois, trois fois, quatre fois, autant qu'il le fallait. La machine me donnait le texte. Seule la main me disait où il clochait.

Et il y a plus que cela, quelque chose que j'ai mis des années à comprendre. Quand j'écris au stylo, l'idée sort directement de la main. Elle n'est pas plaquée sur un écran, à distance de moi, derrière une vitre de verre et d'électronique. Elle coule. Il y a là un lien que le clavier rompt, sans qu'on sache trop pourquoi. C'est

le même lien qui fait que je n'ai jamais pu lire un livre sur une tablette : il me faut le tenir, le porter, en sentir le poids. Me demander de lire sans tenir, d'écrire sans la main, c'est comme si l'on me demandait de bercer mes enfants sans les prendre dans mes bras. Quelle folie ! Écrire, c'est enfanter. Et l'on n'enfante pas à distance. L'écriture et la main sont inséparables.

Ce que Halbert demandait à son fils, du reste, tous ceux qui ont vraiment appris un métier l'ont fait, d'une manière ou d'une autre.

Les peintres ont passé des journées aux musées à copier les maîtres, leur chevalet dressé devant les toiles des siècles passés. Les musiciens de jazz ont relevé note à note, à l'oreille, les solos de ceux qu'ils admiraient, jusqu'à pouvoir les rejouer les yeux fermés. Et les scénaristes — les vrais, ceux qui savent — ont recopié des séquences entières de films qu'ils vénéraient, pour comprendre de l'intérieur comment une scène se tient, respire, tourne.

Vous voulez comprendre comment se construit une bible qui accroche ? N'en lisez pas dix. Recopiez-en une, une seule, mais entièrement, celle qui a marché, celle que vous admirez. Vous voulez saisir ce qui fait qu'un devis inspire confiance, qu'un plan de travail se lit sans accroc, qu'une note d'intention emporte l'adhésion ? Recopiez-en un exemplaire remarquable, ligne à ligne. Vous verrez apparaître, sous votre propre main, des choix que mille lectures ne vous auraient jamais révélés.

Je sais l'objection qui vient — car nous sommes en 2026, et non plus en 1984.

À quoi bon cette lenteur, alors qu'une machine écrit aujourd'hui une note d'intention en trois secondes ? À quoi bon recopier, quand on peut engendrer d'un mot ?

Je ne vais pas ici faire le procès de ces outils. Je m'en sers moi-même, et ils rendent des services que je ne renierai pas. Mais je veux dire une chose simple, et je crois qu'elle est vraie. Une machine peut produire un texte à votre place. En revanche, elle ne peut pas incorporer un savoir-faire à votre place. Ce sont deux choses bien différentes. La première vous donne un résultat. La seconde vous

transforme.

Et le jour où vous devrez juger — juger si le texte que la machine vous a rendu est bon, juste, vivant, ou seulement lisse et creux —, ce jugement-là, aucune machine ne vous le donnera. Il ne s'acquiert que d'une façon : en ayant traversé soi-même, lentement, à la main, ce qu'on cherche à reconnaître chez les autres. La facilité produit des textes. Elle ne forme pas la main.

C'est cela, au fond, que Halbert offrait à son fils sous les dehors d'un simple devoir. Non pas une technique, mais le moyen, patiemment forgé, de reconnaître ce qui est bon — chez les autres, et un jour chez soi.

Mon cahier de Rimbaud ne m'a jamais fait poète. Mais il m'a appris à entendre. Et cette oreille-là, je m'en sers encore, chaque fois que je lis une phrase et que quelque chose, en moi, me dit *celle-ci sonne juste* — ou *celle-ci sonne faux*.

Et il y a, dans ce cahier de jeunesse, une ironie que je n'ai comprise que bien plus tard. Ce poème de Rimbaud que je recopiais avec tant de ferveur — *Le Bateau ivre* —, savez-vous comment il nous est parvenu ? Par une copie. Il n'existe aucun manuscrit de la main de Rimbaud. Le seul que nous ayons est de la main de Verlaine, qui l'avait recopié, et c'est grâce à lui, à sa main, que ces vers ont traversé le temps jusqu'à nous. Le poème le plus célèbre de la poésie française a failli n'être qu'un souffle perdu. Une main l'a sauvé en le recopiant.

Voilà, je crois, la plus belle preuve de ce que je tente de vous dire depuis le début. Recopier, ce n'est pas seulement apprendre. C'est parfois transmettre. C'est parfois sauver.

La semaine prochaine, ce sera la dernière de ces lettres. Je vous parlerai de la chose la plus simple, et la plus négligée, de toutes celles que Halbert enseignait à son fils. Une chose qui ne coûte presque rien, que presque personne ne fait, et qui vaut pourtant plus que toutes les campagnes, tous les réseaux, tous les efforts de séduction du monde. Halbert appelait cela sa liste. J'aime autant dire : les gens qui vous ont déjà fait confiance.

D'ici là, je vous propose un dernier exercice — le plus beau, je crois. Choisissez un texte que vous admirez, dans votre métier ou ailleurs. Une séquence, une note, une lettre, un poème. Prenez une feuille, un stylo, et recopiez-le. Lentement. À la main. Et voyez ce que votre main vous apprend que vos yeux n'avaient peut-être jamais vu.

Bonne semaine, et surtout, cultivez votre jardin jusqu'à lundi prochain.

Découvrir les formations DIRPROD : dirprodformations.fr